

INTRODUCTION :

Confréries et Dévotions à l'épreuve de la Révolution

Cette réflexion sur les « Confréries et Dévotions à l'épreuve de la Révolution » s'inscrit dans la perspective d'une recherche collective menée depuis plusieurs années dans le cadre d'un séminaire (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales - Marseille). Deux colloques précédents en ont marqué les étapes : l'un sur les « Pénitents et Confréries du Sud-Est » (*Provence Historique*, tome XXXIV, fascicule 136, avril-juin 1984), qui avait mis en place les problèmes et la méthode d'une étude des confréries ; le second qui s'est efforcé de distinguer, à travers la géographie de celles-ci, les contours de zones culturelles définies par les rapports, différents selon les régions, entre *Les Confréries, l'Eglise et la Cité* (Grenoble, 1988). Dans les deux cas, une méthode a été mise en place qui consiste à confronter, dans chaque étude, les données d'une source quantitative — les visites pastorales ou les testaments — et les données plus ponctuelles mais plus précises des documents propres à telle confrérie, comme le sont, par exemple, les textes fondateurs de leurs statuts.

Cette troisième rencontre a permis de poursuivre l'étude et de l'élargir dans trois directions : thématique, géographique et chronologique.

*
* *

Au niveau des thèmes abordés, les « dévotions » ont rejoint les confréries qui restent cependant l'armature essentielle de l'ensemble. Parmi ces dévotions, qu'il s'agisse de questions centrales de la doctrine post-tridentine, comme le Saint-Sacrement ou les Indulgences, ou de cultes particuliers, comme ceux des « sanctuaires à répit », ou ceux de saints nouveaux ou renouvelés comme Benoît Labre ou Rita de Cascia, les communications ont tenté de mener, parallèlement, une étude quantitative et une analyse fouillée de cas particulier. Cette même préoccupation méthodologique se retrouve au niveau des études iconographiques — images de Dieu ou de Benoît Labre — qui suggèrent des

pistes à poursuivre, aussi bien dans l'analyse interne des documents que dans l'étude de ceux-ci pour les modalités de diffusion d'un culte.

D'un point de vue géographique, les études rassemblées ici privilégient toujours cette terre d'élection des confréries que reste le Sud-Est français. Tous les aspects de ce Sud-Est, qu'ils soient urbains (Marseille, Nice), ou qu'ils concernent des régions entières (Hautes-Alpes, Corse, Dauphiné, Savoie) y sont présents. Mais on ne s'est pas interdit de passer au-delà du Rhône, dans le Vivarais ou les pays d'Aude. On ne s'est pas interdit, non plus, de passer au-delà des Alpes, vers cette Italie si proche de la Provence qui a pu jouer, comme on l'a vu dans les rencontres précédentes, un rôle moteur, au moins pour la fin du Moyen Age. Ce regard porté sur des terres plus lointaines permet de mieux comprendre le rôle à part du monde provençal, pays de la pré-Réforme par rapport aux régions alpines du Dauphiné ou, mieux encore de la Savoie (voir *Les Confréries, l'Eglise et la Cité*, op. cit.). Ce regard porté sur l'Italie, et sur le Piémont en particulier rappelle combien les confréries et les associations, au XVIII^e siècle, sont le reflet de la vie politique locale, reflet que les études provençales, peut-être à cause de l'identité entre paroisse et communauté d'habitants, ont tendance à gommer.

Enfin, on ne s'est pas interdit, au niveau de certaines questions-clés — livres de piété, culte du Saint-Sacrement, pratique des Indulgences, images de Dieu, progression d'une dévotion particulière — de sortir du Sud-Est français, même élargi à ses marges rhodaniennes, languedociennes, piémontaises ou liguriennes, de sortir d'une étude régionale ou même française, pour adopter un autre point de vue, à partir d'un autre centre, le centre romain. Ce renversement de perspective, qui replace confréries et dévotions dans un contexte plus large, permet de mieux saisir le rôle — différent selon les époques — du Saint-Siège et des archiconfréries romaines.

Ceci nous amène à notre dernière direction de recherche, qui est d'ordre chronologique et que l'on peut formuler par la question suivante : que devient, pendant et après la Révolution française, l'ensemble des dévotions mis en place par la réforme tridentine ? Autrement dit, l'effort de la Contre-Réforme du XVII^e siècle (et du XVIII^e siècle quelquefois) a-t-il été arrêté par la coupure révolutionnaire ou s'est-il, après cette coupure, poursuivi et accéléré ?

Les études qui portent sur la période révolutionnaire ou sur la période napoléonienne montrent une réelle continuité : vie souterraine des pénitents du Buis, des pénitents de Marseille, des confréries des Hautes-Alpes, des catéchismes et des dévotions du Dauphiné et de Savoie. Et, au-delà de cette courte période, le livre de piété des pénitents, constamment réutilisé ou réédité, peut être considéré comme le symbole de cette fidélité à la tradition. Mais cette continuité, préservée contre vents et marées, accentue les côtés les plus traditionnels des confréries et des dévotions. A l'épreuve de la Révolution, un but devient primordial : le maintien des usages. Maintien de l'habit du pénitent, maintien des anciens statuts, des activités publiques des confréries, maintien ou persistance des « sanctuaires à répit », des pèlerinages, des miracles, des catéchismes, etc. Cette « continuité », voulue et tenace, reflète d'un regard

tourné vers le passé, veut gommer les interruptions de la période révolutionnaire, pour rétablir la foi des ancêtres jusque dans ses aspects contestés par l'Eglise post-tridentine comme les « répits », le prophétisme populaire, les cultes des chapelles rurales. Toutes ces anciennes pratiques qui, au XVIII^e siècle, sont le domaine réservé de la religion populaire en marge de la religion prescrite, s'introduisent en force dans un catholicisme nouveau rejetant sans remords le christianisme des Lumières où disparaissaient les images de Dieu.

Pourtant, dans cette « restauration », plus rien désormais n'est comme avant et, vers 1840-1850, apparaît au grand jour une profonde coupure. Les confréries de pénitents, mal reconstituées, s'éteignent progressivement ou se transforment en se pliant aux exigences renouvelées de sévères ordonnances épiscopales : en Provence, elles deviennent des « associations de la Miséricorde » ; en Dauphiné, dans le mouvement amorcé au XVIII^e siècle, les différences entre Pénitents du Gonfalon et Pénitents du Saint-Sacrement s'atténuent. Certes, rien n'est véritablement nouveau, mais, partout, l'influence de la paroisse s'accroît : le nouveau livre de piété des pénitents, qui apparaît vers 1840, abandonne la récitation de l'office de la confrérie pour la liturgie des cérémonies paroissiales et accentue la dévotion individuelle. Parallèlement, et même si elles gardent leurs anciennes dénominations — « confréries du Saint-Sacrement », « confréries du Rosaire » — les confréries dites de « dévotion » ont subi de profondes transformations. Alors qu'elles étaient souvent fondées sur les solidarités locales et les hiérarchies communales, elles se réduisent dorénavant en associations paroissiales dirigées par le clergé. La Révolution a joué ici un rôle d'accélérateur dans un processus mis en place avec la Contre-Réforme et les congrégations mariales des jésuites.

Le rôle primordial joué par le clergé, rêve de l'Eglise post-tridentine, paraît alors une réalité. En effet, une évolution, analogue à celle des confréries, se fait jour à travers toutes les pratiques populaires conservées. Les fidèles ont cédé la place au prêtre : c'est lui, désormais, qui décide des pèlerinages et des fêtes, c'est lui qui constate le retour à la vie de l'enfant mort-né dans le baptême furtif des « répits »... Le cas, exemplaire, des Indulgences — doctrine, réaffirmée au XVI^e siècle et en pleine période révolutionnaire — met en lumière les modalités du processus à un niveau global : au-delà du clergé local, cette réaffirmation de la Tradition permet à l'Eglise romaine, de drainer vers elle toute une spiritualité ancienne fondée sur l'importance de l'au-delà et du salut individuel, d'asseoir, plus que jamais, son pouvoir sur la catholicité de la seconde moitié du XIX^e siècle. Deux cultes peuvent être regardés comme les témoins de cette évolution : le culte de Benoît Labre, saint ultramontain ; celui de Rita de Cascia, sainte-modèle pour les femmes mariées et les mères devenues le soutien d'une Eglise qui se féminise.

*
**

Triomphe sur la Révolution d'une Eglise pour laquelle cette Révolution est devenue le mal absolu ? Victoire empoisonnée cependant, car elle se limite aux terres de catholicité, elle porte sur une population plus féminine que masculine, sur la « paroisse » qui n'est plus la commune. Mais dans ce

domaine restreint la victoire est réelle : n'est-on pas, là aussi, dans l'achèvement du rêve de la Contre-Réforme ? La piété individuelle y était privilégiée face à l'unanimité populaire : la piété individuelle est devenue la base des rassemblements, du culte du Sacré-Cœur à l'action catholique.

Marie-Hélène FROESCHLE-CHOPARD